

eux de l'archevêque d'Arles, du général des Mathurins, et des consuls de la ville, la permission de tirer l'os du bras droit. La cérémonie de cette translation fut magnifique; la relique fut premièrement déposée aux Capucins de la rue St.-Honoré, et y resta un jour. Le lendemain, qui fut le 22 novembre 1665, le clergé, en procession, la vint prendre en grande pompe, et la mit dans une châsse d'argent du poids de cent cinquante marcs. Le zèle des paroissiens pour bâtir une plus belle église n'a pas discontinué depuis ce temps-là, ils en sont venus à bout de nos jours; et quoique la contrainte du terrain n'ait pas permis de la tourner vers l'orient, comme les anciennes, on n'a pas laissé de construire un fort beau vaisseau pour la gloire de Dieu et l'honneur de saint Roch.

XII.

Le pied de la Nonne.

LÉGENDE CHRÉTIENNE.

« Oh! nous vous en prions, père Djirdjès, racontez-nous une histoire. La neige est tombée en si grande abondance, et il fait si froid que notre mère n'a pas voulu nous conduire à la fête que donnent nos jeunes amies. Allons! père Djirdjès, vous qui aimez le feu flambant, voyez comme la flamme pétille dans notre

foyer. Et les jeunes filles entourèrent le moine de tant de sollicitations vives et pressantes, qu'il dut enfin céder à leurs instances.

— C'est bien! je vais vous satisfaire. Il me revient à la mémoire l'histoire d'une religieuse du couvent de Saint-Nicolas; c'est un récit bien ancien, et les événemens qu'il retrace se sont accomplis à une époque où la nation moscovite, jeune encore dans la pratique du christianisme, n'avait pu se dépouiller entièrement de ses mœurs barbares. Mais vous y trouverez un exemple terrible du châtement que Dieu réserve à ceux qui profanent les tombeaux. Votre mère pourra aussi tirer de cette légende plusieurs enseignemens utiles pour votre instruction.

— Commencez, commencez, père Djirdjès! crièrent-elles toutes ensemble.

Laurent était un homme connu par tous les habitans de Moscou, à cause de sa grande fortune et de l'ostentation et du faste avec lesquels il la dépensait. Chaque jour il inventait des fêtes nouvelles, auxquelles il conviait tous les hommes riches de la ville. En vain son épouse lui adressait-elle d'humbles représentations, à mesure qu'elle voyait leurs biens dissipés en folles prodigalités; en vain lui

parlait-elle de l'avenir de leur fille Hélène, qu'il fallait assurer; Laurent n'écoutait rien et répondait à sa femme que sa fortune était impérissable et que d'ailleurs il devait à son honneur de ne pas réformer le luxe de sa maison, sous peine de se voir en butte aux railleries de ses nombreux amis qui l'accuseraient d'avarice. Il poursuivit donc le cours de ses fêtes somptueuses, mais les prédictions de son épouse ne tardèrent pas à se réaliser. Après avoir vendu successivement toutes ses propriétés pour soutenir l'éclat de sa maison, il dut bientôt vendre la maison elle-même; et pour échapper aux moqueries qu'il redoutait tant, il se retira dans une petite propriété qu'il possédait encore aux environs de la ville. Ce n'était, à proprement parler, qu'une pauvre chaumière, entourée de quelques arpens de terre, avec quelques arbres et quelques sillons ensemencés.

Hélène devenue grande, était d'une beauté remarquable; mais elle ne se distinguait pas moins par les rares et précieuses qualités de son caractère. Sa mère s'était surtout attachée à développer dans son cœur le sentiment religieux et la résignation aux volontés de la Providence; car, ainsi que je vous l'ai dit,

elle avait prévu, depuis long-temps, les jours de la souffrance et de la misère. Ces deux femmes puisèrent dans une tendre pitié de salutaires consolations à leur infortune, et trouvèrent des forces nouvelles pour accepter et accomplir avec courage les devoirs de leur situation. Pendant que Laurent employait toutes ses journées à déplorer sa ruine et à se livrer à d'inutiles et d'interminables regrets, Hélène s'était déjà initiée à tous les travaux du ménage. Elle eut bientôt appris à filer le chanvre, à aller puiser de l'eau à la fontaine qui se trouvait au milieu des ruines du vieux monastère, à laver et à étendre elle-même au soleil le linge de ses parens, à cueillir des fruits et des légumes pour les repas. Elle défendait autant qu'elle pouvait ses belles mains des rudes atteintes du travail; et Dieu, mes enfans, qui protège ceux qui se résignent dans leur malheur, avait conservé à ses mains toute leur blanche fraîcheur. Les veillées du soir étaient consacrées à des récits pieux que la mère faisait pour perfectionner l'éducation de son Hélène. Souvent en contemplant la patience et le courage de ces deux femmes, Laurent sentait s'accroître tous ses remords. Comment marierait-il sa fille maintenant?

Sa famille allait donc s'éteindre entièrement dans la pauvreté et l'isolement? Hélène, dont, aux jours de son opulence, les princes les plus riches et les plus renommés ambitionnaient la main, épouserait sans doute un paysan! « Non! s'écriait-il, je n'arriverai pas à ce degré d'humiliation. Je travaillerai, je trouverai un moyen de reconquérir ma fortune et de réaliser les rêves brillans que je faisais pour l'avenir de cette chère enfant. »

De la richesse la plus considérable, cette famille était tombée dans une médiocrité précaire; mais bientôt, hélas! elle connut plus durement le besoin. La mère fut atteinte d'une cruelle maladie, et les soins qu'exigeait son état absorbèrent en peu de temps leurs dernières ressources. La pauvre épouse avait vu vendre, les uns après les autres, les gages de la tendresse de Laurent, qu'elle avait autrefois reçus dans des temps plus heureux: ses diamans d'abord, ses châles, ses fourrures, puis jusqu'à ses moindres bijoux. La jeune Hélène se dépouilla avec joie de tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de leur ancienne splendeur; elle fit ces sacrifices avec

bonheur. N'était-ce pas pour soulager les souffrances de sa mère? Elle l'aimait tant! Le jour, la nuit, elle était sans cesse auprès d'elle, épiait les moindres signes qui pussent lui révéler un besoin à satisfaire, une douleur à apaiser. Pour surcroît de malheur, l'hiver, cette année, était plus rigoureux que jamais; la neige était tombée en abondance et le froid pénétrait de tous côtés dans cette misérable chaumière mal fermée. Quel désespoir pour cette pauvre mère que de se sentir mourir en abandonnant sa fille à la direction capricieuse et inhabile de Laurent! lui survivrait-elle d'ailleurs? Les fatigues extraordinaires qu'elle s'était imposées avaient déjà effacé, sur son visage, les brillantes couleurs de la jeunesse et de la santé; la douleur dévorante avait déjà tracé sur ses joues des lignes plissées; ses yeux devenaient caves et tristes, et ne retrouvaient plus leur éclat que lorsqu'un mouvement de la malade faisait craindre à Hélène une souffrance nouvelle. Malgré la rigueur de la saison, pour préserver sa mère du froid, la fille se dépouillait de ses vêtemens; et lorsqu'en voyant ses membres bleuis, Laurent demandait à Hélène si elle ne souffrait pas du

froid, la fille lui répondait en lui montrant sa mère dont le corps tremblait agité par les frissons de la fièvre.

Depuis plusieurs jours la malade n'avait pris aucune nourriture, et le feu de la fièvre l'avait sans cesse dévorée; mais lorsque le mal commença à céder, elle sentit le besoin de manger. A l'inquiétude qui se peignit sur le visage de Laurent lorsqu'elle manifesta ce désir, elle comprit que toutes leurs ressources étaient épuisées; alors étendant sa main aigrie vers son époux, elle lui dit: « Je crois, « Laurent, que je touche au terme de ma « maladie; si je puis avoir une nourriture « saine, je serai sauvée. Enlevez donc de mon « doigt mon anneau nuptial; vous irez le « vendre à Moscou, et avec l'argent que vous « en retirerez, vous achetez de la viande. « Allez, mon ami, vous voyez que cette pauvre Hélène est accablée de fatigue, un peu « de nourriture la relevera. » Laurent dégagea doucement du doigt de sa femme la bague de leur mariage, et sortit sans réveiller Hélène, pour aller exécuter la commission dont elle venait de le charger.

Les angoisses de la misère n'avaient pu faire perdre à Laurent la vanité qu'il avait

contractée pendant les jours de sa richesse. Certes, il n'avait pas hésité un instant lorsque sa femme lui avait parlé ; mais à mesure qu'il approchait de la ville, il jetait un œil inquiet autour de lui ; il regardait avec effroi ses habits vieux et usés ; il tremblait de rencontrer un de ses anciens amis qui ne manquerait pas de s'apitoyer sur son état. Oserait-il entrer chez un orfèvre pour vendre lui-même son anneau de mariage ? Il le fallait cependant pour conserver la vie à sa compagne. Il se glissa donc le long des rues dans les quartiers les moins fréquentés, se cachant à tous les regards, la tête baissée, comme un coupable qui commet une mauvaise action et qui fuit les hommes. Enfin il arriva chez le joaillier, et vendit la bague à la hâte pour le prix que lui en offrait le marchand. Il résolut d'acheter la viande aux faubourgs de la ville, afin de n'avoir pas à la porter long-temps. Mais comme il se dirigeait vers la porte, il rencontra sur son chemin un convoi funèbre. Forcé de s'arrêter pour le laisser passer, il apprit que c'était une jeune religieuse qui était morte subitement le matin même ; et lorsque le cercueil passa devant lui, il put voir le visage encore frais de la nonne qui ne semblait

qu'endormie. La douleur des personnes qui suivaient le convoi était très grande ; les pauvres versaient d'abondantes larmes ; car la sœur Elisabeth était la protectrice des indigens, la mère des pauvres. C'était sans doute pour lui donner plus vite la juste récompense de ses vertus que Dieu l'avait rappelée à lui d'une manière aussi prompte, lorsque la jeunesse et la santé semblaient lui promettre de longues années de vie.

Le convoi venait de défiler, et Laurent, rappelé par ce triste spectacle au sentiment de la position malheureuse dans laquelle se trouvait sa famille, se disposait à continuer son chemin, pressé d'arriver, lorsqu'une main frappa sur son épaule, et il entendit plusieurs voix l'appeler par son nom ; il se retourne, et il aperçoit un grand nombre de ses anciens amis qui, le visage joyeux, le sourire sur la bouche, lui demandent la cause de sa longue absence. On lui laisse à peine le temps de répondre et déjà deux d'entre eux le prennent par le bras et l'entraînent en lui disant qu'il faut absolument qu'il soit du festin qu'ils vont célébrer. Laurent veut résister : « Comment, « lui disent-ils, c'est toi qui recules aujourd'hui devant une partie de plaisir ! Laurent,

« autrefois le chef le plus gai et le plus résolu des convives, refuse maintenant l'invitation de ses amis? — Certainement, dans toute autre circonstance, j'accepterais volontiers; mais.... — Point de restriction: viens, viens, tu es des nôtres, et vive le plaisir! » Laurent ne fit plus que de faibles efforts pour se dégager, et bientôt entièrement converti par ses amis qui s'adressaient toujours à sa vanité, il s'associa de plein gré à eux et les suivit sans remords dans la salle du festin.

La fête fut longue et enivrante pour tous les convives. Mais pendant que Laurent et ses amis buvaient au plaisir et à toutes les folles joies de la vie, l'inquiétude la plus vive s'était emparée de la femme malade. Laurent, troublé par les vapeurs du vin, l'avait oubliée et mêlait sans remords sa voix aux chansons des convives. Cependant Hélène, sortie enfin de cet état d'engourdissement dans lequel elle était plongée, se rapprochait du foyer pour se réchauffer; mais le feu était éteint et il n'y avait plus de bois; elle jeta autour d'elle un regard douloureux, cherchant son père pour lui demander du bois... Son père était absent; son père mangeait, buvait et s'enivrait du

bonheur d'avoir enfin retrouvé les heures ardentes de ses fêtes si belles, sans s'inquiéter des souffrances de sa famille. Lorsque le repas fut terminé, il fallut payer; quoique les amis de Laurent ne voulussent pas lui faire partager la dépense, ils furent obligés de lui demander de l'argent parce qu'ils n'en avaient pas assez. Laurent, entraîné par ses habitudes de prodigalité, tira gaiement sa bourse et la vida sur la table. Ses amis, enchantés, remplirent tous les verres en son honneur et répétèrent cent fois son nom au milieu de bruyans hourras. Après ce triomphe, comme la nuit approchait, les convives se séparèrent en se promettant bien de se rencontrer encore en d'aussi joyeuses réunions.

Laurent s'échappa furtivement, il prit le chemin de la chaumière. L'air frais de la nuit dissipa les fumées du vin qui troublaient sa pensée, et il fut frappé comme par un éclair de l'horreur de sa situation. Sa femme l'attendait depuis le matin; elle espérait retrouver la santé, grâce à cette viande qu'il avait dû acheter! Mais n'avait-elle pas succombé d'inanition? Si elle vivait encore, qu'allait-il répondre à cette terrible demande: « Avez-vous apporté de la viande? » Et Hélène,

comment résisterait-elle à la faim? n'était-elle pas aussi déjà malade? Ces tristes réflexions, qui se succédèrent avec rapidité, l'accablèrent; il se sentit près de défaillir, et cacha son visage entre ses mains, comme pour se dérober au spectacle de sa détresse. Qu'allait-il faire? Un sombre désespoir s'empara de son âme. Tout-à-coup il lève la tête, et en proie au plus violent délire, l'œil hagard, il s'enfuit précipitamment, sans savoir où l'entraîne sa course; mais il heurte du pied contre une pierre, il tombe, il se relève, et s'aperçoit qu'il est au milieu du cimetière de la ville. La terre, auprès de lui, a été fraîchement remuée: C'est le tombeau de la nonne! s'écria-t-il. Une idée affreuse lui traverse alors l'esprit. Elle est morte subitement; elle n'a été enterrée que depuis quelques heures; sa chair est saine! Il se précipite sur la fosse, et enlevant rapidement la terre avec ses ongles:

« Non! ma femme ne mourra pas; non! Hélène, ma chère fille, tu échapperas aux tourmens de la faim! que Dieu me pardonne! Je ne puis pas voir mourir ma famille en me tordant les bras dans un désespoir inutile. » Il a atteint le cadavre, il le saisit, il le dépouille....; et bientôt il s'en-

fuit, et arrive hors d'haleine à sa chaumière.

Dès qu'il est entré, il annonce à sa femme que des circonstances impérieuses l'ont retenu malgré lui à la ville, mais qu'il a apporté de la viande. Il court aux environs de la chaumière sans vouloir déposer le paquet qu'il tient dans ses mains; il ramasse à la hâte quelques morceaux de bois, allume le feu et met lui-même la viande dans un vase devant le foyer. Sa femme remarqua bien son trouble; mais elle l'attribua à la longue course qu'il avait faite, aux inquiétudes qui le tourmentaient. Quelques heures après, elle prit un aliment salulaire qui lui rendit les forces; la jeune Hélène mangea aussi de la viande: mais son père ne voulut pas partager le repas; il se retira de bonne heure en prétextant le besoin de repos. La santé revint en peu de temps à la mère; la jeune fille retrouva bientôt toutes les grâces de la jeunesse; Laurent seul fut de plus en plus en proie à des angoisses horribles qui pâlirent son visage et creusèrent des rides sur son front. Un rêve affreux fit blanchir ses cheveux en une nuit; il vit la nonne boiteuse venir lui enlever sa femme et sa fille qu'il essayait en vain de retenir auprès de lui par ses prières et ses sanglots. Aussi,

quoique les parens de son épouse lui eussent envoyé quelques secours, chaque jour il succombait sous le poids d'une douleur plus forte.

Quelques mois après son rétablissement, la mère mourut subitement et les frayeurs de Laurent ne firent que s'accroître. Mais Hélène, devenue plus belle que jamais, fut recherchée en mariage par un seigneur du voisinage; Laurent, tout fier d'une pareille alliance, se hâta d'y consentir. Les joies de l'orgueil lui rendirent bien vite sa première insouciance. Il allait enfin retrouver la fortune et toutes les douceurs de la vie oisive! Déjà il songeait à inviter ses amis aux noces de sa fille, pour les faire connaître à son genre et pour trouver l'occasion de se réunir dans de nouvelles fêtes. Ces espérances de bonheur lui firent oublier et les événemens épouvantables qui avaient suivi ce festin auquel il avait été entraîné, et ce rêve lugubre qui l'avait tant accablé, et la mort de son épouse. Il se livra tout entier à ses nouveaux projets de richesse. Mais Dieu, pour qui les crimes ne s'effacent qu'après leur châtiement, ne permit pas à Laurent d'atteindre à ces jours de prospérité qui lui souriaient tant.

La veille du jour fixé pour son mariage, la jeune Hélène sortit au coucher du soleil pour aller puiser de l'eau à la fontaine, parce qu'elle voulait préparer elle-même le gâteau destiné aux personnes conviées à ses fiançailles. Pour arriver à la source, il fallait traverser les galeries du monastère ruiné, et ces lieux faiblement éclairés par le crépuscule disposaient l'âme à une terreur religieuse. Comme Hélène entra dans la galerie qui conduisait à la source, elle aperçut à l'extrémité opposée une femme assise sur une pierre. Elle était couverte de vêtemens blancs, sa tête était penchée et elle semblait absorbée dans une profonde méditation. Hélène, en la voyant, sentit un léger frissonnement de peur courir dans ses chairs; elle s'arrêta un instant; puis comme si elle eût eu honte de sa frayeur, elle s'avança vers cette femme mystérieuse, en pensant que ce pouvait bien être quelque malheureuse qui avait besoin de son secours. Quand elle fut devant elle, la femme leva la tête: une croix d'argent, suspendue à un ruban noir, brillait sur sa poitrine, son visage rayonnait de bonté et de sérénité. Hélène jugea que c'était une nonne.

— Mon enfant, lui dit la religieuse, pour

venir jusqu'ici, j'ai beaucoup marché; je suis fatiguée, et j'ai bien soif; voulez-vous me donner à boire dans votre cruche.

— Volontiers, madame, répondit la jeune fille. Je vais remplir mon vase à la fontaine, et je viendrai vous porter à boire.

Elle descendit en effet à la source, remplit son vase et retourna vers la religieuse. Celle-ci but, puis elle lui dit :

— Etes-vous heureuse, ma fille, dans votre maison ?

— Hélas! madame, depuis que ma mère est morte, je suis bien désolée. Mais mon père me fait marier demain avec un riche seigneur, et me promet que mon époux me rendra très heureuse!

— Si vous vouliez, ô ma fille, venir avec moi, je vous conduirais dans ma demeure où vous serez à l'abri de toutes les souffrances et de tous les besoins, où vous pourrez revoir votre mère, où vous pourrez épouser un seigneur plus riche que celui auquel vous êtes fiancée; un roi puissant en miséricorde et en bonté.

— Je voudrais bien vous suivre; votre voix est si douce, votre physionomie respire tant de bienveillance! mais je ne puis abandonner

mon père, et fuir cette union qui doit rendre à notre famille sa première splendeur.

— C'est bien!.... La nonne garda un instant le silence, puis elle reprit : Tenez, Hélène, je suis très lasse; rendez moi le service de me laver les pieds.

La jeune fille, obéissant à une force surnaturelle, consentit à ce que lui demandait la nonne; elle s'agenouilla et commença à laver le pied droit. Quand elle eut fini, comme elle vit que la religieuse la regardait fixement sans songer à lui présenter son pied gauche, elle lui dit timidement : Et l'autre, madame ?

— L'autre! répondit la nonne en avançant sa tête vers elle, l'autre! Elle se leva, et lui dit d'une voix lugubre : Tu l'as mangé!

— Moi! s'écria la jeune fille épouvantée.

— Oui, toi! C'est ton père qui est venu me déterrer dans ma fosse; c'est lui qui m'a coupé la jambe, et il te l'a fait manger à toi et à ta mère. Hélène! songe que depuis que tu as mangé de ma chair, tu m'appartiens. Cette nuit, entends-tu bien; cette nuit, tu te leveras, tu revêtiras tes habits blancs, et tu viendras au couvent de Saint-Nicolas. Tu entreras dans la chapelle, et tu prononceras tes vœux devant l'image de sainte Elisabeth. Dieu

le veut ainsi; et tu obéiras! Ayant achevé ces paroles, la religieuse disparut.

Hélène demeura long-temps prosternée et frappée d'une frayeur mortelle. Elle se leva enfin et retourna à sa chaumière. A peine arrivée, elle demanda à son père la permission de se coucher, mais il lui fut impossible de s'endormir. Lorsqu'elle jugea que son père et toutes les personnes de la maison devaient être livrées au sommeil, elle se leva, s'habilla comme une religieuse et partit courageusement pour aller prononcer ses vœux au couvent de Saint-Nicolas. Dès qu'elle eut accompli la volonté de la nonne, la supérieure du couvent entra dans la chapelle et lui tendant la main : Venez, sœur Hélène, lui dit-elle, je vous attendais, car sainte Elisabeth m'est apparue en songe cette nuit et m'a annoncé votre arrivée. Que la volonté de Dieu soit faite! répondit Hélène; et elle suivit la supérieure. Elle demeura dans le couvent où elle se fit remarquer entre toutes par ses vertus et sa piété.

Quant à Laurent, lorsqu'il s'aperçut le matin qu'Hélène était en fuite de la maison paternelle, il fut pris d'un tel accès de colère en voyant toutes ses espérances de fortune ren-

versées, qu'il tomba mort en blasphémant le nom de Dieu. Son âme fut précipitée dans les enfers, où elle a reconnu trop tard le danger qu'il y a à préférer les plaisirs et les fêtes à la sincère pratique de la religion.

Maintenant, dit le moine aux jeunes filles consternées, je me retire. Je voudrais que ce récit ne vous eût pas seulement effrayées, mais qu'il pût contribuer à développer dans vos cœurs cet amour de la religion qui soutient et guide l'homme au sein de la prospérité comme aux jours du malheur.

T. U.